

tude et largeur de vues toutes les possibilités qui s'offrent à eux. En somme, un million d'hommes — Grecs et Roumains — sont encore disponibles dans ce secteur oriental. Le problème consiste, — en dépit de la résistance des souverains, — à les entraîner avec nous. Il se peut que la décision de la guerre européenne — retournée à son point d'origine — ne vienne pas des Balkans, et là-dessus, toute controverse serait stérile ; mais qui oserait soutenir maintenant que cette décision n'est point liée dans une large mesure à l'évolution de la lutte balkanique ?

PAUL LOUIS.

POUR QU'ON JOUE BEETHOVEN

Faire tout le bien qu'on peut.
Aimer la liberté par-dessus tout.
Et quand ce serait pour un trône,
Ne jamais trahir la vérité.

Ce sont là les maximes, d'accent aussi noble que sa musique, inscrites par le plus génial des artistes et le plus *héroïque* des hommes sur une feuille d'album portant la date de 1792, comme une *règle de vie* destinée à éclairer sa voie douloureuse ! Et le plus beau, si l'on y songe, ce n'est point qu'il les ait inscrites, ces maximes, c'est qu'il s'y soit conformé. Car ce n'était nullement *littérature*. — il n'y eut jamais de littérature en Beethoven — c'était l'expression vivante d'une âme ingénument *héroïque*, au sens où l'entendait Carlyle, le héros étant « celui qui vit dans la sphère intérieure des choses, dans le vrai, le divin, l'éternel, qui existent toujours, inaperçus de la plupart, sous le temporaire et le trivial ».

Voilà donc celui dont quelques-uns voudraient nous interdire d'écouter les accents, sous prétexte que né à Bonn, en pleine Allemagne, de parents flamands, il est vrai, puis, ayant passé la plus grande partie de sa vie, de 1792 à sa mort, dans la capitale de l'Autriche, il demeure marqué de l'estampille allemande ! Une fois de plus, c'est s'arrêter aux apparences, et ne voir que la superficie des choses ! Jusqu'à quel point tout y contredit en lui, il suffit, pour s'en convaincre, de reprendre les termes mêmes de l'épigraphie inscrite au début de ces pages : — « *Faire tout le bien qu'on peut.* » : ceci se passe de commentaires. Ne jamais trahir la vérité... Aimer la liberté par-dessus tout !... Quel beau soufflet à l'âme allemande, telle que nous la proposait, même bien

avant la guerre, l'évolution moderne, cette âme serve, domestiquée, du plus bas degré jusqu'au plus haut de l'échelle sociale, et qu'en toutes circonstances on peut ainsi définir : arrogante avec les faibles, servile et lâche avec les puissants !

On connaît l'épisode fameux de Goethe et de Beethoven, rencontrant aux bains de Tœplitz les personnes de la cour et la leçon de dignité donnée par Beethoven à Goethe qui ne la devait point oublier : « Rois et Princes, observe fièrement Beethoven, peuvent bien faire des professeurs et des conseillers secrets. Ils peuvent les combler de titres et de décorations. Mais ils ne peuvent pas faire des grands hommes, des esprits qui s'élèvent au-dessus de la fiente du monde. » Parole expressive, qui, dans une attitude immortelle, à l'homme libre oppose le courtisan, toujours prêt aux courbettes devant les princes et les grandeurs d'établissement ! C'est une des tristesses, hélas, de notre pauvre nature humaine que la noblesse du cœur ne s'associe pas nécessairement à la grandeur de l'esprit, et voilà un motif de plus pour révéler en Beethoven non seulement l'antithèse de l'Allemand, mais l'expression même de la plus haute humanité ! Comme un croyant dans son oratoire dispose les saintes images devant lesquelles, chaque soir, il fait son examen de conscience, il apparaîtra légitime et juste que le plus patriote des Français se recueille dans son cabinet de travail, devant les traits, contractés par la souffrance, de ce héros authentique, pour qui la vie ne fut qu'un long et douloureux calvaire !

*
* *

Pour le commun des hommes, il n'est sur terre qu'un objectif : la poursuite du bonheur ! Comment s'en étonner, puisque c'est là une tendance commune à tout être vivant, et nous confondant avec l'animalité d'où peu à peu nous nous sommes dégagés. Mais pour quelques âmes d'une certaine qualité, il n'est d'autre bonheur que de se conformer à leur destin, d'y plier toutes les exigences de leur être, d'atteindre leur Idéal, fût-ce à travers les pires souffrances. Dans l'histoire de l'art moderne, Michel-Ange et Beethoven sont les deux grands prêtres de cette religion sublime, qui suffirait à nous marquer des origines célestes. A deux cents ans de distance ces deux grands hommes se donnent la main pour continuer la chaîne des héros. Dans les carnets de Beethoven on peut suivre et méditer les motifs où se rattache un tel élan intérieur.

C'est d'abord, vous pensez bien, l'amour de son art : — « Sacrifie, sacrifie toujours les niaiseries

de la vie à ton art. Il n'y a rien de plus beau que d'approcher la Divinité, pour en répandre les rayons sur la race humaine. » Dans un sentiment identique Michel-Ange avait écrit : — « La bonne peinture s'approche de Dieu et s'unit à lui. Elle n'est qu'une copie de ses perfections, une ombre de son pinceau, sa musique, sa mélodie. » D'un pareil état d'âme sont sortis ces ouvrages immortels : la *Sixtine* et la *Symphonie héroïque*.

C'est ensuite l'amour de la nature, sur quoi repose tout grand art, non certes pour aboutir à en être la copie servile, dont put se satisfaire la myopie des Réalistes, mais pour la transposer à la mesure de son génie et en faire le reflet de son âme : — « Personne sur terre ne peut aimer la campagne autant que moi, écrit Beethoven, à l'une des heures sans doute où ce grand cœur solitaire, séparé de la société des hommes, écoutait les seules voix qu'elle suscitait en lui. J'aime un arbre plus qu'un homme ! Tout-Puissant ! dans les bois je suis heureux, où chaque arbre parle par toi. Dans ces forêts, sur ces collines, c'est le calme, le calme pour te servir. » Quelle meilleure épigraphe à la divine *Pastorale* !

C'est aussi la fierté de l'être isolé par sa grandeur même, mais qui a conscience, une conscience lucide et héroïque, de sa force. La rencontre fameuse de Goethe et Beethoven à Tœplitz en demeure peut-être le plus magnifique symbole. Chez les artistes de taille moyenne, chez tels écrivains de cénacle, de qui l'attitude habituelle est de contempler leur nombril qu'ils prennent pour centre du monde, le désir créateur n'est qu'une forme, supérieure peut-être, mais une forme encore de l'égoïsme, cependant que chez les êtres de la grande espèce, il peut aboutir à un instinct d'universelle solidarité, qui se confond avec la sublime charité. « — Je vois un ami dans le besoin, écrit Beethoven. Si ma bourse ne me permet pas de lui venir en aide, je n'ai qu'à me mettre à ma table de travail. »

Telle est l'étoffe de ces grandes âmes, nourries du suc des plus pures maximes empruntées aux sages de l'antiquité, celles de Plutarque, de Socrate, de Marc-Aurèle et de Platon, mais vivifiées et modernisées, si j'ose dire, par la divine doctrine de Jésus ; car ce sont, avant tout, des âmes chrétiennes, et, comme l'a écrit Renan : « De même que le Christianisme a été nécessaire pour faire l'éducation de l'humanité, il est nécessaire pour faire l'éducation de chaque homme, et celui-là ne sera jamais complet qui n'a pas été chrétien dans son enfance. »

••

Je veux rappeler ici une sensation de l'ordre purement physique, mais qui rend un juste compte de ce que nous éprouvons dans leur compagnie. Sur les hauts plateaux d'Engadine, à la faveur d'un air prodigieusement léger et vivifiant, il semble que l'âme se détache du corps, que la partie pensante et sentante de nous-mêmes ne demeure plus assujettie aux conditions de l'animalité — ces conditions qui asservissent l'homme, et auxquelles nous ne pouvons songer sans tristesse, chaque fois que nous envisageons un esprit d'essence supérieure... C'est donc comme une libération de nous-mêmes et de notre habituel servage. Les idées se lient avec plus d'aisance ; en même temps les images s'appellent et se suggèrent l'une l'autre. On est dans l'état d'abondance et de plénitude : griserie d'ordre unique, légère et de qualité exquise, parce que la conscience ne jouit pas seulement de cette sorte particulière d'exaltation, mais encore de son propre dédoublement et de la clairvoyance qui s'affirme en elle !

Dans l'ordre intellectuel et moral, c'est quelque chose d'assez analogue que la fréquentation de ces grandes âmes qui donnent le maximum d'altitude où nos poumons puissent respirer. Ceux du commun des hommes ne sont point faits pour elle. Mais qui s'y haussa une fois en conserve la nostalgie, jusqu'au milieu des marécages où nous maintenons les nécessités de la vie !

••

Il est de l'essence même de la musique qu'elle verse un baume efficace et puissant sur les blessures les plus douloureuses du cœur et qu'une étroite communion s'affirme entre les grandes âmes qui par elle se sont exprimées, et celles, même les plus naïves, qui sont aptes à la sentir — car avec elle plus qu'avec toute autre forme de l'art, se vérifie le principe : En art, savoir n'est rien... sentir est tout ! Pour combien d'incroyants le concert dominical a-t-il été, dans notre Paris, la forme irremplaçable de la méditation religieuse, en même temps que la consolation du cœur ! Je ne dis rien de bien nouveau, ni qui puisse être contesté par personne, en affirmant que de telles consolations sont encore plus indispensables cette année que les précédentes, car les voiles de deuil se font de plus en plus nombreux. Et si maintenant j'ajoute que d'une telle forme religieuse, le

grand-prêtre incontesté est l'auteur des immortelles *Symphonies*, je crois que je n'énonce nul propos révolutionnaire.

Donc, puisque nous sommes à la veille de la reprise des concerts, qu'on nous rende Beethoven en tête de nos programmes dominicaux ! Qu'on s'y décide sans craindre par là de faire une concession au génie de nos adversaires ! Et j'irai même plus loin : si l'on estimait que cette grande âme, — hors cadre et hors série — se rattache sans conteste au génie de l'Allemagne, ce serait une raison de plus pour nous faire entendre à nouveau ses sublimes accents, afin de nous mieux persuader du contraste qui peut exister entre un artiste et son milieu, et de nous préciser ces deux « pôles de l'âme humaine » : d'une part l'abject instinct de domination qui fait le fond du Germain actuel, et la Liberté sainte qu'exprime en une langue immortelle l'auteur de la *Symphonie héroïque* et de la *Neuvième Symphonie*.

LE PROBLÈME DE L'AVIATION

Monsieur le Directeur,

J'ai lu, avec le plus grand intérêt, l'article qui a paru sous ce titre dans le numéro de la *Revue Bleue* du 11-18 septembre 1915. M. Le Chatelier y posait le problème de l'Aviation militaire ; il expliquait l'état d'inorganisation de celle-ci, traçait les grandes lignes d'une méthode de travail, traitant à la fois les questions du matériel et du personnel de l'Aéronautique.

Il concluait, en ce qui concerne le personnel, à créer un grade spécial en faveur des pilotes ; et, pour ce qui a trait au matériel, à organiser l'industrie par « la double centralisation d'une *Manufacture* collective et d'un Comité régulateur », à « industrialiser la mentalité administrative » par la formation d'un *Comité consultatif* « composé de praticiens de l'industrie, sans attaches avec les affaires », dont les avis, si j'ai bien compris, seraient « obligatoires en matière de commandes et de fabrication ».

Il écrivait enfin : « La solution du problème « industriel est au bout de cette réforme réalisable « du jour au lendemain par un déclic d'idées. « S'il en est une autre meilleure, qu'on la « montre. »

Par déférence pour M. le Sous-Secrétaire d'Etat à l'Aviation, dont la nomination est d'ailleurs pos-

térieure à l'article de votre collaborateur, et avant que de présenter moi-même, non pas une solution, — ce qui serait, certes, présomptueux, — mais quelques observations sur les idées de M. Le Chatelier, j'ai voulu attendre que M. René Besnard fit connaître les siennes par la voie habituelle de l'interview et qu'il définît son programme, lequel devait constituer, à côté de la solution préconisée par M. le Chatelier, la solution officielle du problème de l'Aviation.

M. René Besnard a exposé dans *Le Journal* du 3 octobre, les projets que trois semaines de direction lui permettent de révéler. — J'y relève, parmi les affirmations les plus intéressantes, « qu'il est aujourd'hui prêt à entrer dans la voie des réalisations immédiates », qu'il se considère avant tout comme le fournisseur des armées en campagne », qu'il entend « établir une liaison étroite entre le front et les services de production de l'arrière », qu'il adoptera pour règle : « travailler sans relâche à fabriquer des types solides et bien définis d'appareils et encourager toutes les recherches, tous les perfectionnements, toutes les expériences, c'est-à-dire faire tous les essais nouveaux qui seront présentés » ; que, d'ailleurs la formule de l'avion est devenue en temps de guerre un moteur auquel on a adapté une cellule » et « qu'une liaison intime existe entre le poids et la vitesse dans ce sens que tout accroissement de vitesse pour la force motrice égale un gain au point de vue de l'essence emportée et, par conséquent, permet de remplacer ce même poids par des projectiles », enfin, que « nos constructeurs ont pu résoudre ce difficile problème... »

M. Le Chatelier doit être satisfait de ces déclarations du Sous-Secrétaire d'Etat. N'écrivait-il pas dans le final de son remarquable article :

« En matière d'agir, nul besoin de couper les « fils en quatre. Si nous croyons à l'Aviation, il « faut la vouloir. Si nous la voulons, mobilisons « la ; d'un côté, l'industrie organisée pour sa lutte « du travail et de l'usine en maximum d'inten- « sité ; et, de l'autre, l'appel aux volontaires spé- « cialisés d'une arme technique. Pour le reste, « la continuation de l'esprit de méthode, sans « points de vue, sans parti-pris, sans objections « par les mêmes règles qui nous firent déjà « maîtres de la Germanie, au temps du Grand « Carnot ».

Je ne m'étendrai pas, pour rester dans le cadre que je me suis fixé, sur la question de l'autono-